



Mémoire d'Auschwitz ASBL
Rue aux Laines, 17 boîte 50 – 1000 Bruxelles
Tél. : +32 (0)2 512 79 98
www.auschwitz.be • info@auschwitz.be

Mr. Jones. L'ombre de Staline

Brecht Capiou

Octobre 2021

« Partout était le cri : “Il n’y a pas de pain. Nous sommes en train de mourir”. Ce cri est venu de toutes les régions de la Russie, de la Volga, de la Sibérie, de la Russie blanche, du Caucase du Nord et de l’Asie centrale... J’ai passé la nuit dans un village où il y avait autrefois deux cents bœufs et où il y en a maintenant six. Les paysans mangeaient le foin du bétail et n’avaient plus qu’un mois d’approvisionnement. Ils m’ont dit que beaucoup étaient déjà morts de faim. » (Gareth Jones)

L’ancien président américain Donald Trump raffolait et abusait des *fake news* pour magnifier ses propres réalisations, pourtant plutôt misérables, et minimiser voire ridiculiser celles de ses opposants, peu lui importait que ses affirmations ne reposaient sur rien. Heureusement, les journalistes disposent aujourd’hui d’outils, dont les réseaux sociaux, pour remettre tout un chacun à sa place. Même le président des États-Unis.

Gareth Jones (1905-1935), lui, était moins bien armé dans sa lutte contre les *fake news* répandues sur la famine en Ukraine, baptisée plus tard l’Holodomor. La cinéaste polonaise Agnieszka Holland en a tiré un film intéressant, bien que déséquilibré.



L’Holodomor, qu’est-ce donc ?

Avant de nous pencher plus en avant sur le film en lui-même, il nous semble opportun de poser brièvement le contexte historique de l’Holodomor. Le terme se compose de deux mots, *holod* (faim) et *mor* (extermination), et désigne la famine organisée qui frappa l’Ukraine de 1932 jusqu’à son apogée à la fin du printemps de 1933. Cette famine, qui s’inscrivait dans le cadre d’une disette sévissant à plus grande échelle dans l’ensemble de l’Union soviétique de 1931 à 1934, fut bien plus mortelle en Ukraine qu’ailleurs, car son territoire était soumis à des décrets politiques particuliers et uniques pour le pays. Les germes de l’Holodomor furent plantés en 1928 lorsque Joseph Staline lança son premier plan quinquennal, dont un des éléments principaux était la collectivisation des moyens et des produits agricoles. Le grand bond en avant que le dictateur russe souhaitait ainsi réaliser déboucha en réalité sur des expropriations forcées, la désorganisation des économies agricoles locales et même des pénuries alimentaires dans des régions pourtant jusqu’alors qualifiées de « greniers du monde ».

Des mesures complémentaires, comme une interdiction de voyage et d'importation de nourriture, aggravèrent encore cette crise. Vols, lynchages et même actes de cannibalisme étaient monnaie courante. Dans les grandes villes, les cadavres s'empilaient littéralement dans les rues. Selon certaines estimations actuelles et prudentes, le nombre de morts se serait élevé à 3,5 millions. Les plus pessimistes parlent de douze millions. Sous le couvert de la famine, la police secrète soviétique mena plusieurs campagnes visant à couper les lignes de vie politiques, culturelles et religieuses d'Ukraine. C'est dans ce contexte qu'un journaliste isolé, Gareth Jones, tenta de rendre compte de ces crimes. Il subira incrédulité, railleries et licenciement.

Gareth Jones : un homme, une mission

Après un bref prologue, le spectateur comprend rapidement, dès la première scène du film, que Gareth est un prophète qui prêche dans le désert. Planté au milieu de ses collègues, qui le dévisagent en grimaçant, amusés, un Gareth Jones passionné relate sa rencontre avec Hitler à bord du Richthofen, l'avion le plus rapide et le plus puissant d'Allemagne. Mais lorsqu'il affirme que la prochaine guerre mondiale est en préparation et que Hitler tournera bientôt son attention vers l'est, le reporter est tourné en dérision. Le Führer n'est pas le seul à se trouver sur la liste de Gareth Jones. Staline aussi suscite sa curiosité. « Le plan quinquennal de Staline produira-t-il vraiment un miracle économique en Russie, et si oui, où le père des peuples trouvera-t-il l'argent nécessaire à sa réalisation ? », se demande le journaliste. C'est alors qu'un de ses amis, Paul Kleb, lui affirme que la situation en Union soviétique est bien moins rose qu'on ne le prétend, un tuyau qui l'incite à boucler ses valises pour se rendre à Moscou. En fin de compte, Gareth Jones se retrouvera en Ukraine et découvrira la vérité sur le « paradis des travailleurs », surnom donné à l'époque à l'Union soviétique.

La première heure du film d'Agnieszka Holland se déroule comme un film noir pur-sang. Elle utilise même une prémisse empruntée au classique du genre, *Le Troisième Homme* (1949), et au *Masque de Dimitrios* (1944), une œuvre un peu moins connue : un homme (Gareth Jones) se rend dans une ville étrangère (Moscou), où quelqu'un (Paul Kleb), qui s'avère plus tard être mort, lui promet quelque chose. Avec son chapeau à larges bords et son regard renfrogné, Gareth Jones ressemble en outre vraiment à un personnage de film noir. Nous l'accompagnons à travers les ruelles étroites de Moscou, suivi comme son ombre par des agents secrets. La scène devient encore plus étrange lorsque le reporter tente en vain de trouver des réponses au cours d'une orgie organisée par Walter Duranty, sa némésis journalistique. Toutefois, mystère et intrigues se transforment rapidement en horreur et répulsion lorsque Gareth Jones débarque en Ukraine et devient le premier témoin de l'Holodomor qui y sévit. Il est frappant de voir avec quelle sobriété et quelle retenue la réalisatrice reconstitue ce drame. Lorsque Gareth Jones descend du train à Stalino, l'actuelle ville de Donetsk, un cadavre gît sur le quai, mais la caméra n'accorde pas plus d'attention aux habitants qui se dépêchent de se rendre à leurs destinations respectives. Une sorte d'accoutumance étrange a envahi ces gens, bien que l'angoisse de la mort puisse se lire sur leurs visages.

Autre thème important du film : manger ou être mangé. Avec une certaine ironie, le prologue commence par une vision de champs de céréales ondulants et resplendissants dans un soleil d'automne. Gareth Jones, lui, ne ressent véritablement le poids oppressant de l'Holodomor qu'à partir du moment où il échange sa rame de train confortable pour un wagon misérable, bondé d'Ukrainiens indigents. Lorsqu'il jette machinalement la peau de son orange sur le sol, les voyageurs se ruent comme des loups pour la ramasser, une scène basée sur des faits réels et rapportés minutieusement dans ses articles de l'époque. Le film atteint finalement un

paroxysme de tristesse lorsque Gareth Jones trouve à se loger auprès d'un petit groupe d'enfants. Un plan montrant des petits moutons en bois disposés sur le châssis de la fenêtre nous rappelle qu'en des temps meilleurs, ces enfants possédaient probablement de vrais animaux dont ils pouvaient utiliser la laine, le lait et la viande. Le petit morceau de chair servi au journaliste s'avère finalement être un bout de Kolja, leur petit frère décédé. La famille de Gareth Jones a protesté contre cette scène abominable, toutefois révélatrice de ce que fut l'Holodomor, le cannibalisme étant en effet un phénomène largement répandu dans l'Ukraine de 1933.

Mr. Jones : entre réalité et fiction

Tous les parents de Gareth Jones ne furent pas enchantés à l'idée que soit réalisé un film sur l'histoire d'un membre aimé de leur famille. Dans un essai passionné, son petit-neveu Philip Colley a accusé le producteur et la réalisatrice de contrevérités grotesques. Pour lui, la crédibilité de son grand-oncle qui, selon les historiens, est l'auteur d'un des principaux témoignages sur l'Holodomor est mise à mal par les nombreuses imprécisions du film. Dans cette optique, le slogan promotionnel anglais (« The most important true story you will ever watch » ou « L'histoire vraie la plus importante que vous aurez jamais vue ») apparaît plutôt sarcastique. Si les arguments du petit-neveu de Gareth étaient convaincants et pertinents, ils témoignaient cependant d'une piètre connaissance du cinéma en tant que média qui, depuis sa création, fait l'objet d'une discussion houleuse pour déterminer le degré d'exactitude avec lequel des récits historiques basés sur des faits réels doivent être filmés. Il est souvent question d'une « dramatic licence », le droit du réalisateur de s'approprier des faits réels. Pour ce qui est de *L'ombre de Staline*, ce principe se manifeste surtout dans l'invention de conflits. À en croire Philip Colley, Gareth Jones put voyager partout en Russie et en Ukraine sans craindre pour sa vie. Pour des raisons évidentes, ce genre de détail n'est pas très intéressant pour un réalisateur, qui doit donc dramatiser l'ensemble.

En dépit des nombreuses scènes historiques « inexactes » et des conflits apparemment « inexistantes », l'objectif visé par la cinéaste Agnieszka Holland et le scénariste Andrea Chalupa semble clair. Tous deux utilisent le personnage de Gareth Jones comme point de départ pour y raccrocher une « vérité supérieure » : la réduction volontaire d'un peuple par la faim pour assurer le succès du plan quinquennal de Staline. De nombreux événements dépeints dans le film se sont d'ailleurs réellement produits au cours de l'Holodomor, même si Gareth Jones n'y était pas pour les voir de ses propres yeux. Une autre contrevérité dénoncée par Philip Coley est que Gareth Jones n'a jamais rencontré George Orwell. Cette scène aussi doit être appréhendée dans un ensemble plus large. Si cette rencontre n'a effectivement jamais eu lieu, George Orwell n'aurait pu écrire *La ferme des animaux* s'il n'avait pas été informé des crimes commis en Union soviétique et de la famine en Ukraine. Or, la seule source dont le Britannique disposait à l'époque était probablement les articles de Gareth Jones. Pour ce qui est du portrait du héros lui-même, Philip Colley est positif. James Norton est parvenu à donner vie à la passion et au fanatisme de son grand-oncle.

Néanmoins, il nous semble que le personnage joue un peu trop au chevalier blanc. Il est dépeint comme une personne sobre, affublée de lunettes et toujours droite dans ses bottes, alors que son opposant, Walter Duranty, est présenté comme un minus boiteux et implacable qui n'hésite pas à apparaître nu devant le journaliste étonné lors d'une fête. L'interprétation de son personnage frise le grotesque et est probablement une bien plus grande caricature de la vérité que toutes les critiques émises à l'encontre des aventures vécues par Gareth Jones dans le film. Les scènes impliquant Walter Duranty sont le talon d'Achille de l'œuvre, car son personnage surjoue un peu le méchant ultime.

Un méchant qui s'apparente plus au Richard III de William Shakespeare qu'à un véritable personnage historique. *L'ombre de Staline* entrera dans l'histoire comme une tentative louable d'informer le grand public sur l'Holodomor et le rôle qu'y a joué un Gallois engagé. Toutefois, à l'instar de tous les faits réels, ce film doit servir d'entrée en matière invitant à creuser davantage la question. Gareth Jones aurait fait de même¹.



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

Depuis 2003, l'action de l'ASBL Mémoire d'Auschwitz s'inscrit dans le champ de l'Éducation permanente.

À travers des analyses et des études, l'objectif est de favoriser et de développer une prise de conscience et une connaissance critique de la Shoah, de la transmission de la mémoire et de l'ensemble des crimes de masse et génocides commis par des régimes autoritaires. Par ce biais, nous visons, entre autres, à contrer les discours antisémites, racistes et négationnistes.

Persuadés que la multiplicité des points de vue favorise l'esprit critique et renforce le débat d'idées indispensable à toute démocratie, nous publions également des analyses d'auteurs extérieurs à l'ASBL.

¹ Traduit du néerlandais par Ludovic Pierard